

R. Supp. 2749

2749

Le Ovi des jeunes filles

comédie lyrique en trois actes,
de René Fauchois, d'après Leandro Fernandez de
Mollete,
musique de Reynaldo Hahn -
représentée pour la première fois, à l'Opéra-
Comique, le 21 Juin 1949 -

3731

P

Le "Oui" des Jeunes filles

Of Com. 21 Juin 1949

Le matin 6 et 7. 211.41
PALAIS DE CHAILLOT : *La*
farce de l'envieux, comédie en
3 actes de Marcel Belvianes.
— Le oui des jeunes filles,
1 acte de Léon Ruth sur un
thème espagnol de Leandro Fer-
nandez de Moratin.

Pierre Aldebert, directeur du Théâtre National Populaire, fait un gros effort de décentralisation au palais de Chaillot. Entre des représentations d'opéra et d'opéra-comique et des séances classiques, il joue quelques auteurs modernes, ce dont il faut le féliciter.

La pièce de Marcel Belvianes, *La farce de l'envieux*, est dans le caractère des comédies de Molière ; on y retrouve Valère, Léandre, Lycaste et Lucile. Le vieux Spadon veut marier sa fille Elise à un vieillard ridicule, alors qu'elle aime le beau Léandre. Le valet Carlin, subtil et rusé, berne le bonhomme et Léandre épousera Elise.

Le oui des jeunes filles est encore plus simple. Coecilia épousera-t-elle Don Felice qu'elle n'aime pas ? Non, car Don Carlos, fils de Don Felice,

est amoureux de Coecilia, et c'est le fils que Coecilia épousera en place du père.

Bien mises en scène par Pierre Aldebert, ces pièces, honnêtement écrites, sont bien jouées par des acteurs consciencieux : Rognoni, Henri Nassiet, Claude Fournier, Simone Alain, Suzanne Nivette, Marie-Thérèse Villon, Jacqueline Dufrane, Louis Brezé, Michel Vadet, Georges Saillard, etc.

Après le spectacle, 500 marches pour la remontée à l'air libre constituent un sport pédestre qui ne manque pas d'agrément.

Charles Quinel.

AU PALAIS DE CHAILLOT

Paris. Soir 1^{er} Décembre 1944

Le « OUI » des jeunes filles

Le Théâtre National Populaire nous a donné pour son premier spectacle de créations de la saison : *La Farce de l'Envieux*, de M. Marcel Belvianes, et *Le « Oui » des jeunes filles*, de M. Léon Ruth.

M. Pierre Aldebert n'avait pas l'intention, paraît-il, en élaborant son programme, de monter cette œuvre de M. Marcel Belvianes, mais une autre du même auteur, qui avait pour titre *La Femme la plus laide du monde*. Il avait certainement raison, car *La Farce de l'Envieux*, pâlement renouvelée de *L'Avare* et des *Fourberies de Scapin*, n'est guère divertissante.

Le « Oui » des jeunes filles, par contre, est une excellente pièce dont M. Léon Ruth a puisé le thème dans la littérature espagnole, chez Moratin le jeune, contemporain de Napoléon I^{er}. Libre inspiration seulement puisque M. Léon

Ruth a ramené les trois actes de l'œuvre initiale à un acte unique. L'intrigue, d'ailleurs, en est simple. Une jeune fille est fiancée par sa mère à un quadragénaire. Mais elle aime un jeune homme. Le fiancé l'apprend et découvre en même temps que son rival n'est autre que son propre fils. Que fera-t-il ? Il sacrifiera son bonheur à la jeunesse.

La pièce est écrite en un style vif, net, dépouillé, et la scène entre le père et le fils rappelle particulièrement le ton de *L'Homicide*, une autre pièce de M. Léon Ruth, très remarquée il y a quelques années.

M. Henri Nassiet se détache de la distribution, grâce à une force calme qui lui confère une grande maîtrise. Mais il convient encore de citer Mlles Simone Alain, Suzanne Nivette, Christiane Sertilange et M. Claude Fournier.

Jacques BERLAND.

Au Palais de Chaillot

Les Nouveaux Temps.
Si Clara Gazul avait existé autrement que par l'imagination de Prosper Mérimée et si

l'affiche et le programme du Théâtre National Populaire ne mentionnaient les noms de M. Léon Ruth et de Léandro Fernandez de Moratin, dont il s'inspira, nous eussions volontiers pensé que *Le « Oui » des jeunes filles*, l'acte que vient de nous donner le Théâtre National Populaire sur la scène du Palais de Chaillot, appartenait à ce théâtre gazulien qui compte des chefs-d'œuvre comme *Le Carrosse du Saint-Sacrement* et *Le Ciel et l'Enfer*.

Puisque théâtre apocryphe il est censé être, disons que M. Léon Ruth vient d'y ajouter une pièce. L'intrigue en est pathétique, la langue savoureuse, d'un style châtié et prenant. M. Léon Ruth l'écrivit sur le thème espagnol de Moratin. Le texte original de *El si de las ninas* comportait trois actes qui furent joués pour la première fois le 24 janvier 1806, au Théâtre de La Cruz, à Madrid, peu avant que Napoléon ne fit son entrée dans cette ville. C'était une pièce gaie. Leandro Fernandez de Moratin, dit Moratin le jeune, fils de Nicolas Moratin, voulait, lui, ramener le théâtre espagnol aux modèles français du XVIII^e siècle. N'avait-il pas d'ailleurs traduit Molière ? *Le « Oui » des jeunes filles*, montrant la rivalité d'un Don Diègue sexagénaire et de son neveu, un jeune officier, dans le cœur de la jeune Dona Francisca, contenait des passages que les amis de l'auteur dénoncèrent à l'Inquisition. Moratin était heureusement protégé par le ministre Godoy, alors tout-puissant. Les chers amis et les saints hommes en furent pour leurs frais. Sans doute M. Léon Ruth a-t-il aussi quelque peu trahi, à sa façon, l'auteur espagnol. L'oncle est devenu le père du jeune soldat, sous le nom de Don Felice; Dona Francisca s'appelle ici Cæcilia. Il n'importe; les trois actes ramassés en un seul, le sentiment paternel l'emportant dans l'âme du vieil amoureux, celui, filial, du jeune officier prêt à sacrifier son amour au bonheur de son père, tout ceci est direct, élevé, éloquent... L'autoritarisme verbeux d'une mère intéressée, le dévouement d'une servante et, enfin, la façon dont M. Pierre Aldebert a monté cet acte, le décor très espagnol qu'il lui a donné en ont fait un spectacle d'une assez rare qualité. M. Henri Nassiet a composé avec beaucoup d'art, une émotion concentrée et une grande vérité le personnage de Don Felice. M. Claude Fournier fut un chaleureux Espagnol, tout vibrant de passions contrariées. Mlle Simone Alain se montra non moins ardente, après avoir été la muette et soumise jeune fille. Mlle Christiane Sertilange donna tout l'accent voulu au rôle d'une servante, confidente de sa jeune maîtresse.

ammy

Dans *La Farce de l'envieux*, M. Marcel Belvianès marie La Bruyère à Regnard, Crispin à Gorenflot; il vise à l'imitation d'Edmond Rostand (un couplet, dit par un valet qui se veut pendre, est d'une verve heureuse), puis se confine en la parodie des classiques. Son vers est facile, trop facile (qu'il est donc peu plaisant d'entendre « cru », du verbe croître, rimant avec cru, du verbe croire !). Cet ouvrage se gardant ainsi de

toute originalité n'est, au bref, qu'un divertissement, un divertissement que voulut sans doute se donner l'auteur, l'écrivant pour orner ses loisirs, pareil en cela aux dames qui, au cours d'une villégiature austère ou par trop seigneuriale, font de la tapisserie aux fins d'occire le temps.

Redirons-nous :

Quatre actes c'est beaucoup pour une courte
[intrigue.
L'auteur ne craint-il pas que l'esprit s'en
[fatigue ?

Spadon, jaloux de son ami Dorimont, comblé par le sort, se refuse au mariage de Léandre, fils de ce dernier, avec sa fille, éprise du jeune homme. Il veut lui faire épouser Picandeau, un grotesque sur le retour. Le bonhomme s'écartera de lui-même et, conseillés, manœuvrés par le valet Carlin, Léandre et son père « tourneront » Spadon, en le prenant de revers. Une succédanée de Dorine sera du complot.

Le public du Théâtre Populaire a néanmoins semblé prendre quelque plaisir à l'audition de cette pièce inoffensive. M. Aldebert sut lui garder l'allure classique qui s'imposait. M. Louis Brezé fut, avec chaleur, le barbon moliéresque. M. Rognoni donna toute sa ron-

deur aimable à un moine raisonneur et bon vivant. MM. Georges Saillard, Charles Berteaux, Desormier, Fournier, Cerval; Mme Marie-Thérèse Villon (que son nom eût été indiqué pour une poésie plus drue !), Jacqueline Dufrane, tous s'acquittèrent consciencieusement de leur tâche, n'affichant point heureusement une conviction qui eût risqué de paraître excessive.

ammy

Comœdia 29. XI. 41

Je suis, certes, un partisan de l'ouvrage en vers. En dépit de certaines apparences, je crois foncièrement qu'il demeure tout à fait indispensable à la vie de l'art théâtral. Car il implique au premier chef une décision de l'âme, pour employer le mot si juste de Porché. Entendez une décision merveilleusement dangereuse, qui réclame de l'écrivain un fier esprit de sacrifice, dans le temps qu'elle engage toutes ses forces vives et l'accule, vaille que vaille, au maximum de tension. En un mot, ce que l'ouvrage en vers exige de son homme, c'est, avant tout, de la braverie. Comment ne pas la mettre au-dessus de tout, l'esprit de défi, du moins en pareille matière ? Aujourd'hui plus que jamais, il faut souhaiter sans réserve la reviviscence du théâtre en vers.

C'est dire que, d'avance, ma sympathie est acquise à tout ce qui se commet dans ce sens. Toutefois, jusqu'à un certain point.

Ce point-là, c'est, par exemple, *La Farce de l'Envieux*, que le théâtre de Chaillot vient d'éprouver l'étrange besoin de nous faire entendre. Ces vagues amours d'un Léandre pour quelque Bélise ou telle autre douce pécore que vous voudrez, et qu'au nom du complexe de l'envie, par l'exemple, le barbon paternel s'ingénie fort à contrarier : tel est, en effet, le thème de M. Marcel Belvianès. Ajoutez-y le valet, la commère ou la soubrette, et le bon frère mendiant, vous aurez tous les accessoires de la comédie post-italienne. Enfin, tout le suc de la chose. En

fait de suc, c'est de l'orgeat. Comment, en effet, ne pas frémir quand on voit gesticuler ce quart de quarteron de personnages usés vraiment jusqu'à la corde, tombés à l'état de formules, vidés de toute vraie substance ? Pour tout dire, l'on ne peut voir là que le décalque d'un décalque. Sans parler même de ce très grave inconvénient, l'influence de Zamacoïs se fait cruellement sentir, et tout cela paraît alors bien long.

Aussi, quel soulagement d'entendre la voix de l'Espagne romantique ! Un filet de voix, tout au moins ; car, avec ces adaptateurs, l'on ne sait jamais sur quoi l'on marche. Le Où des jeunes filles, de L. Fernández de Moratin, clôturait la représentation. Drame très sobre, qui se déroule à la nuit tombée dans un intérieur d'auberge, qui met en scène l'assaut d'un père et de son fils pour l'amour d'une toute jeune fille à peine sortie du couvent et qui se termine trop bellement par l'abdication du père, à la faveur d'un ultime débat de générosité entre les rivaux.

N'ayant pas sous les yeux le texte de Moratin, je ne suis guère à même de voir le parti que l'adaptateur a tiré de l'original. J'aime à penser que l'espagnol est assez fort pour résister sans dommage aux ordinaires tripotouillages commis au nom de la clarté française.

Belle mise en scène de Pierre Aldebert ; interprétation soignée.

Roland Purnat
■

L'Opéra-Comique va créer

Le Figaro
16.06.49

« LE OUI DES JEUNES FILLES »

Œuvre inédite de Reynaldo HAHN

« **A**UTREFOIS, note Reynaldo Hahn dans son journal, personne ne songeait à être original à tout prix. On cherchait à faire beau, pathétique ou gracieux. »

Beauté, grâce, sentiment : l'auteur du *Marchand de Venise* s'est trouvé un jour à peu près seul à défendre ces qualités essentielles de la pensée latine. *Le oui des jeunes filles*, qui sera créé le 21 juin à l'Opéra-Comique, apportera l'ultime message d'un musicien épris d'ordre, de clarté, de nuances et de poésie.

Après la Grèce antique de *Nausicaa*, l'Italie de la Renaissance du *Marchand de Venise*, la France du XVIII^e siècle de *la Carmélite*, Reynaldo Hahn achève dans l'Espagne héroïque et galante de l'âge classique sa croisière médi-

terrannée. Une comédie de L. Moratin, adaptée en 1939 par René Fauchois, lui fournit le prétexte d'un opéra-comique en trois tableaux : une grande dame espagnole excentrique, bavarde et désargentée, dont la silhouette évoque les impitoyables portraits de Goya, cherche un riche parti pour sa fille Francesca. Elle jette son dévolu sur un noble quadragénaire, le chevalier don Diégo, qui s'éprend de la timide ingénue à peine sortie du couvent. Francesca n'a pas l'audace de s'opposer aux décisions de sa mère ; pourtant elle aime Carlo, le séduisant neveu de l'époux qu'on lui destine. Don Diégo découvre cette secrète intrigue ; il domine sa souffrance et sa passion pour assurer le bonheur des deux jeunes gens.

De 1940 à 1944, fuyant un Paris inhospitalier, Reynaldo Hahn s'était réfugié dans le Midi de la France. Là, il observa avec mélancolie la tourmente brutale qui emportait la civilisation qu'il aimait. Sa foi dans la vertu de ses principes artistiques lui dicta quelques-unes des plus belles pages de son œuvre.

« Mais à côté d'incomparables charmes mélodiques, nous dit M. Henri Büsser, *Le oui des jeunes filles* trahit des influences nouvelles et surprenantes. A l'esprit très mozartien de cette partition se mêle, en effet, le souvenir du deuxième acte des *Maîtres chanteurs*, car le monologue de don Diégo, par sa grandeur et son émotion, rappelle les méditations philosophiques de Hans Sachs. »

Le destin empêcha Reynaldo Hahn d'achever son œuvre, Henri Büsser s'inspirant des indications laissées par le compositeur, écrivit le développement et l'instrumentation du finale du troisième tableau.

Le 21 juin, Mme Ritter-Clampi, réalisant un vœu formel de Reynaldo Hahn, interprétera le rôle de la mère. Mlle Denise Duval sera Francesca, et M. Roger Bourdin, don Diégo. Mlles Chauchard et Mas, MM. Amade, Morane, Hyvert, Smati et Tubiana compléteront la distribution. L'orchestre sera dirigé par André Cluytens.

Reynaldo Hahn n'est plus, mais assurément ce nouvel ouvrage marquera, lui aussi « l'heure exquise » dont le musicien savait si bien nous faire éprouver l'enchantement.

p. i. : Claude Baignères.

L'OPERA-COMIQUE VA REPRESENTER LE

2^e époque 17 Juin 1949

« OUI DES JEUNES FILLES »

dont Reynaldo Hahn venait d'achever

la musique quand il mourut

par René FAUCHOIS.

Une comédie de Léandre Fernandez de Moratin, célèbre en Espagne, où elle est classique, m'en a inspiré le sujet. Pendant des années, avant d'en écrire, moi, un vers, lui, une note, nous en avons parlé, chaque fois que nous nous rencontrions, mon collaborateur et moi. Et c'était souvent, c'est-à-dire au moins une fois par semaine, quelquefois deux ou trois, et même tous les jours.

Le chef-d'œuvre de Moratin est en prose. Je l'ai mis en vers et j'en ai modifié quelque peu le scénario. L'auteur espagnol, grand admirateur de notre Molière et, comme nos classiques, féru de la règle des trois unités, déroule toutes les péripéties de sa comédie dans un décor unique. Mon livret en comporte trois, autant que d'actes. Et je me suis permis avec l'original un certain nombre de libertés qui me semblaient indispensables à l'agrément d'un spectacle lyrique et favorables à l'inspiration du musicien. Reynaldo Hahn n'était pas pour son librettiste un collaborateur de tout repos ! Minutieux à l'extrême, que de modifications il m'a demandées au cours de notre travail commun ! Que de versions nous avons échangées, de vive voix ou épistolairement, pendant les dix années environ que nous avons consacrées à notre ouvrage ! Lorsque, pénétrés l'un et l'autre des difficultés et des vertus de notre sujet, je me suis mis à l'écrire, nous en discussions depuis cinq ou six ans. Mon livret était achevé en 1940 quand d'autres préoccupations, communes à tous les Français, nous assaillirent. Bientôt nous fûmes séparés et lorsque nous pûmes reprendre notre travail, celui-ci ne fut pas facilité par la ligne de démarcation qui coupait alors monstrueusement la France en deux, ni par l'obligation de correspondre uniquement au moyen de cartes postales dont le libellé devait rester strictement d'ordre familial.

J'en reçus de singulières sur lesquelles mon collaborateur m'infor-

maît du progrès de son travail en y évoquant nos héros de théâtre ainsi que d'authentiques personnages. J'y lisais, par exemple : « La famille Moratin... va bien. Je pense qu'Irène et sa fille, ainsi que Diego, seront à Madrid le mois prochain ». Ainsi j'apprenais que la musique du premier acte était presque terminée.

Jamais, je crois, dans aucune de ses autres partitions, Reynaldo Hahn n'a tant mis de lui. **Le Oui des Jeunes Filles**, c'est Reynaldo lui-même, son élégance raffinée, sa bonté profonde, sa noblesse désinvolte et toute sa verve savante et tous ses dons d'homme et d'artiste. Il s'y est amusé même à quelques pastiches. Et il y prodigue, avec une munificence que ne parvient pas à dissimuler sa discrétion de musicien bien élevé, toutes les ressources d'un métier qu'il savait comme personne pour l'avoir pratiqué toute sa vie avec amour.

Nommé directeur de nos théâtres lyriques nationaux à la libération, un scrupule qui lui fait honneur l'empêcha de présenter lui-même au public l'œuvre qu'il venait d'achever.

Mais quel chagrin pour ses amis, maintenant que la mort nous l'a ravi, et quel regret, à la pensée que nous ne le verrons pas, cette fois, monter au pupitre, comme il avait accoutumé de le faire aux premières représentations de ses ouvrages.

Henri Busser, son ami de toujours, et le mien, a bien voulu entourer la

3

partition du **Oui des Jeunes Filles** des soins que son auteur ne pouvait plus lui accorder. Il l'a fait avec une conscience et une générosité dont tous les admirateurs de Reynaldo Hahn doivent lui être reconnaissants. M. Hirsch n'a rien négligé pour que la représentation de l'œuvre nouvelle de l'auteur du **Marchand de Venise**, de **Ciboulette** et de **Nausicaa** fût digne de l'Opéra-Comique. Une distribution à la tête de laquelle les noms de Mme Ritter-Ciampi, de M. Roger Bourdin, de M. Amade et de Mlle Denise Duval confèrent un éclat particulier et dont les moindres rôles sont confiés à des artistes éprouvés, l'orchestre sous la direction de M. Cluytens, une mise en scène en tous points parfaite de Max de Rieux, que je ne saurais trop en remercier, dans des décors somptueux de Gérard Cochet réalisés par Emile Bertin attestent le soin pieux avec lequel l'œuvre posthume de Reynaldo Hahn va être présentée au public de Paris.

J'avais déjà collaboré avec Reynaldo Hahn pour **Nausicaa**, et j'ai eu le grand honneur d'écrire pour Gabriel Fauré les livrets de **Pénélope** et de **Masques et Bergamasques**. Mais je dois bien avouer qu'aux premières représentations de ces ouvrages je ne partageais que dans une mesure restreinte l'émotion de mes collaborateurs ou, plus exactement, je n'étais ému que pour eux et presque pas pour mon compte personnel. Car c'est le musicien surtout qui joue la partie, le soir de la première d'une œuvre lyrique.

Cette fois, je sais bien que je serai ému pour deux, et que les angoisses du musicien qui fut mon ami fraternel, puisqu'il est absent, je les assumerai à sa place en même temps que celles, plus légères, du librettiste.

Franc. Turin A L'OPÉRA-COMIQUE 25.6.49

« Le Oui des jeunes filles »

BON sujet d'opéra-comique ou d'opérette : l'amour qui ne demande qu'à fleurir entre une pure jeune fille et un bel officier. Amorcé au « un », il est, au « deux », sérieusement quoique involontairement contrarié par un barbon au noble cœur, et quand, au « trois », tout semble perdu pour les deux tourtereaux, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, sous l'œil attendri de l'Arnolphe pathétique et bienfaisant et d'une mère quelque peu proxénète.

Le livret, tiré par M. René Fauchois d'une comédie espagnole de Leandro-Fernandez de Moratin, est adroitement troussé.

En fait d'adresse, le regretté Raynaldo Hahn, auteur de la musique, n'avait, on le sait, rien à envier à son collaborateur. Seulement, en plus de l'habileté, on attend du musicien une invention constamment heureuse, la sacrée inspiration.

Il y a bien, çà et là, dans la partition, quelques trouvailles (le compliment des invités, au premier acte ; le départ du grand air de Don Diego, au deuxième ; certaines allusions discrètes à l'hispanisme), mais ce sont là détails fugitifs. L'ensemble, de cette distinction propre à l'écriture de Raynaldo Hahn, oscille entre le brillant et le grandiloquent, tout en se maintenant dans l'insignifiant et l'impersonnel... *Ciboulette* était d'une autre veine.

Le oui des jeunes filles connaîtra néanmoins le succès. Les habitués de la salle Favart y retrouveront avec joie les poncifs qui leur sont chers, et puis, la pièce est assez bien jouée, chantée et mise en scène (Max de Rieux).

Mlle Denise Duval, gracieuse ingénue, chante par moments avec durété. Mme Ritter-Ciampi, en duègne, s'affirme excellente comédienne, en dépit de possibilités vocales, hélas ! diminuées.

M. Roger Bourdin, étrangement compassé au début de l'ouvrage, déploie par la suite toute sa belle autorité. M. Raymond Amade a fière allure et ténorise avec agrément.

De somptueux costumes jurent un peu dans les décors d'un style indécis, signés Gérard Cochet.

Comme à l'accoutumée, l'orchestre joue trop fort.

L. ALGAZI.

MUSIQUE

2^e aube 21 Juin 1945

Un nouvel opéra-comique
de Reynaldo HAHN :

Le Oui des Jeunes Filles

à la salle Favart

Il existe assurément plusieurs façons de dire oui.

Il y a le oui péremptoirement affirmatif qui commence la plupart des tragédies de Racine : Oui, c'est Agamemnon... Oui, je viens dans son temple... Oui, puisque je retrouve...

Il y a le oui dubitatif : Ah? oui ?

Le oui de soulagement : Ah ! oui !...

Le oui ironique : Oui, mon œil !...

Le oui, à la fois ironique et dubitatif : Oui-da ?...

Dans le oui de dona Francesca, jeune pensionnaire de seize ans, murmuré, soupiré ou affirmé, libre ou contraint, il y a un peu de tout cela, suivant qu'elle répond oui à sa mère dona Irène à qui elle doit obéissance; ou au quadragénaire don Diégo qu'elle ne désire pas épouser, mais à qui sa mère la veut marier; ou au jeune cavalier don Carlos, qu'elle aime !

Cette comédie vive et légère de l'Espagnol Moratin, écrite en 1806, inspirée d'ouvrages du XVIII^e siècle français (Moratin fut aussi surnommé le Goldoni de l'Espagne), a été mise en vers français par René Fauchois, et en musique par Reynaldo Hahn, dont ce fut le dernier ouvrage auquel ne manquait qu'un finale écrit depuis la mort du maître par M. Henri Büsser.

De charmants décors stylisés dans le goût du XVIII^e siècle et des costumes espagnols d'une grâce altière ont été dessinés et peints par Gérard Cochet; la mise en scène réglée dans un esprit de tradition et de spirituelle fantaisie a été confiée à Max de Rieux. Mme Ritter-Ciampi, dont on sera heureux d'applaudir le retour à la scène lyrique, Denise Duval, Jacqueline Cauchard, Ginette Gaudinau, MM. Roger Bourdin, Raymond Amade, J. Hivert, M. Tubiana, entourés de leurs camarades de la troupe lyrique et chorégraphique de l'Opéra-Comique, présenteront ce soir, à ce théâtre, le Oui des Jeunes Filles.

des Jeunes filles"

Quelque
24.6.49

A L'OPÉRA-COMIQUE

C'est la dernière œuvre de Reynaldo Hahn : à peine l'avait-il achevée : M. Henri Büsser a, pieusement et dans le même style, orchestré la finale. Elle est aussi jeune et aussi fraîche que ses autres partitions de théâtre.

Comme on sait, M. René Fauchois a tiré son livret d'une comédie célèbre et charmante de Moratin le Jeune, qui fut créée avec un brillant succès, à Madrid, en 1806. Moratin aimait beaucoup la France et était très au fait de notre culture. Son théâtre est tout pénétré d'influence française. Cela se voit clairement dans *El si de las ninas* et il y observe même les vieilles « unités » : une nuit suffit à l'action et un seul lieu, qui est une méchante auberge d'Alcala de Hénarès. Pour la scène lyrique, il fallait changer cela. M. Fauchois, habile homme de théâtre, l'a fait au mieux (transposant d'ailleurs en vers la prose de Moratin) ; il a diversifié les lieux de l'action, modifié, ajouté, sans changer le fond, et a transformé la comédie en opéra-comique, et c'est très bien.

Le sujet, c'est celui de *L'École des femmes* et du *Barbier de Séville*, cent fois mis à la scène : la différence, c'est que le vieux prétendant, Don Diégo, qui est un homme sage et qui a pitié, sacrifie aisément ses beaux desseins et unit lui-même les jeunes amoureux, la charmante Francisca et son propre neveu, le brillant officier Don Carlos.

La partition est tout à fait remarquable et, ce qui est fort précieux, ce qui est rare, elle plaît constamment. Vous reconnaissez l'aimable — et grand — talent de Reynaldo Hahn, son esprit uni à une légère et brève mélancolie, son goût sans défaut, sa discrétion, son élégance. Et cette invention mélodique, au tour aisé, qui n'est pas chose commune..., et cet art, cette science achevée d'écrire pour les voix (ordinairement, et avec intention, dans le médium) ; c'était un ami et un admirateur, en connaissance de cause, de la voix humaine : les chanteurs en firent grand profit et l'opéra-comique en est d'autant mieux exécuté. Vous pensez bien qu'un musicien de cette sorte ne va pas, indiscrètement, laisser son orchestre empiéter sur le chant : il le sert, loin qu'il l'étouffe, et il n'en est pas moins délicieux, clair, léger, sonnante admirablement, plein de détails exquis, et qui restent à leur place, sans insistance, mais que l'on cueille avec joie. Il y a chez lui quelque parenté avec *Messenger*.

Avec Mozart aussi. Reynaldo Hahn était un grand et fervent mozartien. On s'en aperçoit en plus d'un endroit, mais en particulier au premier acte (ce premier acte étincelant, vif, mené de la plus jolie allure), quand les paysans et paysannes viennent offrir leurs hommages et présents à la jeune femme du gouverneur pour son anniversaire — après quoi tourbillonne une aimable danse, fort bien réglée par Etchevery : vous songez immédiatement aux *Noces de Figaro* et la mu-

sique en est délicieuse. Parfois même il introduit, à la façon ancienne, à la façon de Mozart, mais très brièvement, discrètement, un récitatif *secco*, accompagné par le piano seul.

L'opéra-comique est remarquablement chanté, dans une mise en scène alerte, excellente, de Max de Rieux. Je nomme simplement l'exquise Denise Duval (Francisca), l'artiste la plus fine, la plus souple, la plus adroite et qui chante si bien (c'est la Thérèse des *Mamelles de Tirésias* et ce rôle comique et piquant ne lui convient pas moins bien) ; le parfait Don Carlos qu'est Raymond Amade ; Roger Bourdin en Don Diégo (mais il n'a pas l'air vieux du tout...), admirable artiste, qui peut donner sa mesure dans deux airs, poétiques, mélancoliques, extrêmement beaux, du deuxième acte ; Jean Chesnel (le jeune gouverneur ; ce rôle est ajouté par M. Fauchois, ainsi que celui de sa femme, la charmante Mlle Gaudin) ; Mme Ritter-Ciampi, impayable dans la mère, violente, insupportable, de Francisca (une des bonnes inventions de Moratin)... Je m'arrête, tout le monde est à louer. Mais d'abord le chef d'orchestre, M. Cluytens, qui conduit au mieux l'ouvrage.

Maurice BRILLANT.

Parisien Libéré 23.6.49

A l'Opéra-Comique "LE OUI DES JEUNES FILLES"

se chante désormais sur un air de Reynaldo Hahn

Le spectateur est conquis par l'œuvre exquise. René Fauchois a puisé dans la production de Moracin, écrivain espagnol du XIX^e siècle, les éléments d'un poème charmant que Reynaldo Hahn a doté d'une partition remarquable en tous points. Les auteurs tournent en dérision les habitudes maintenant périmées des mères de famille qui veulent marier leurs filles à la sortie du couvent. Mme Ritter-Ciampi — Dona Irène — est une de ces mères terribles, mais la délicieuse Francisca, joliment incarnée par Denise Duval, aime, à l'insu de la duègne, don Carlos, fringant officier que campe Raymond Amade, et n'apprécie guère don Diego, le futur mari impose.



Denise Duval et Raymond Amade dans « le Oui des jeunes filles »

Roger Bourdin le représente avec une sobre autorité. Tout en paraissant soumis à la volonté de sa famille par le « oui, oui », murmuré avec résignation, la belle poursuit en cachette son intrigue amoureuse, aidée de la classique servante Rita, en l'espèce Christiane Gaudel. Après mille péripéties, tout s'arrange ; le mari proposé qui était, on le découvre, l'oncle du soupirant, se sacrifie, et les jeunes gens seront heureux... Mais, hélas ! Reynaldo Hahn n'est plus là pour assister à leur bonheur. Du moins sait-il donner de grandes joies à ses auditeurs par la maîtrise de sa plume et la haute qualité de son inspiration romantique. Tout au long de cette comédie lyrique, la voix mène le jeu avec clarté, comme dans l'exquis duo : « Nous étions vainqueurs, nous avons 20 ans ! ».

Décors et costumes évoquent une Espagne de pacotille. Cluytens, au pupitre, modèle une harmonieuse interprétation de ce petit chef-d'œuvre d'équilibre, d'esprit et de goût achevé par Henri Büsser, et qui mérite de prendre une place de choix au répertoire.

W.-L. LANDOWSKI.

L'Époque.
23 JUIN 1949. =

A L'OPERA-COMIQUE
« Le Oui des jeunes
filles »

Que reprocherait-on au grand et char-
nant musicien que fut Reynaldo Hahn ?
D'être fort aimable et de joindre à
cela l'élégance, la discrétion, le raffi-
nement sans emphase, le goût d'un
parfait « honnête homme » de France ?
D'avoir le don, si rare, de l'invention
mélodique et d'écrire admirablement
pour les voix (c'était un éminent spé-
cialiste de l'art vocal) ? De disposer
sous le chant un orchestre délicat —
si délicieux — clair et sans insistance,
plein de trouvailles charmantes, solide
et léger ? Enfin de savoir son métier
à la perfection ? Ce sont de jolis dé-
tails et qui ne sont pas à la portée
de tous les compositeurs.

M. Fauchois a spirituellement expli-
qué à nos lecteurs la genèse de son
livret et quelle fut sa collaboration
avec Reynaldo Hahn. On sait donc qu'il
a tiré son ouvrage d'une comédie cé-
lèbre de Moratin le Jeune, jouée à
Madrid en 1806. Comédie fine et très
agréable, bien menée, d'ailleurs toute
pénétrée d'influence française. Le sujet
en est l'éternel conflit, en amour, de
la jeunesse et de l'âge mûr — le thème
de L'École des Femmes et de cent co-
médies. Mais ici le vieux prétendant,
qui est sage, renonce élégamment à
son dessein et il unit lui-même les
jeunes amoureux. La pièce avait besoin
d'une adaptation pour devenir livret
d'opéra-comique. Homme de théâtre
et musicien, en même temps que poète
délicat, René Fauchois, sans toucher à
l'essentiel, l'a fort habilement accom-
modée à la scène lyrique.

La musique est ce que j'ai dit en
commençant. Rien n'y trahit la vieil-
lesse et n'altère sa fraîcheur. J'ajoute
que Reynaldo Hahn, grand et fervent
mozartien, ne laisse pas d'évoquer Mo-
zart en plus d'un endroit, particulière-
ment au 1er acte (ce 1er acte si animé,
si brillant) quand les paysans et pay-
annes viennent offrir leurs hommages
à la jeune femme du gouverneur —
entrée pittoresque et musicalement fort
remarquable, qui se tourne bientôt en
une danse alerte, joliment réglée par
Etcheverry : on ne peut ne pas songer
aux Noces de Figaro. Et parfois il in-
troduit, brièvement, discrètement, un
écritatif secco accompagné par le piano
seul : c'est tout à fait musique ancien-
ne, tout à fait Mozart et c'est spiri-
tuel et charmant.

Dans une mise en scène adroite, vive
et colorée de Max de Rieux, l'opéra-
comique est chanté au mieux par l'ex-
quise Denise Duval, à la jolie voix, à
l'art si sûr et si fin ; par l'excellent
Raymond Amade, pimpant officier ; par
l'admirable Roger Bourdin (vieux pré-
tendant qui a du mal à se vieillir), il
a été fort applaudi dans deux airs à
la poésie mélancolique, très beaux, du
2^e acte ; par Mme Ritter-Ciampi, fort
drôle dans l'insupportable mère qui
veut marier sa fille ; par Jacques
Chesnel, par tout le monde. Et M. Cluy-
tens dirige excellemment, à son ordi-
naire, un ouvrage qui est un modèle
de goût français et qui ne cesse de
plaire.

Maurice BRILLANT.

L'Époque 23.6.49
A l'Opéra-Comique

LE OUI
des jeunes
filles

LES jeunes filles, leurs père
et mère, leurs oncles et tan-
tes, leurs cousins et cousines
et tous les amateurs de musique
« agréable », « chantante », « char-
mante » et digestible diront : oui.
Et le livret de René Fauchois, tiré
d'un ouvrage espagnol, est pim-
pant, et au premier acte le décor
de M. Gérard Cochet est ravissant,
et la partition est suave, et le pu-
blic a fait à l'ouvrage, laissé ina-
chevé par Reynaldo Hahn et ter-
mine par M. Henri Busser, un ac-
cueil chaleureux.

...Mais maintenant laissons sor-
tir la foule des spectateurs ravis
et parlons musique. Alors nous
dirons : non. Non, en dépit de
tout ce qui nous a attaché et nous
attache encore à Reynaldo Hahn,
ou plutôt au nom de tout ce qui
nous attache à ce que son art eut
de si mélodiquement raffiné. Quel-
ques souvenirs en parfument le
premier acte mais le reste est d'une
telle banalité douceuse ! Réfu-
gions-nous dans le rappel de Mo-
zart et de Ciboulette pour ne par-
ler que de ses opérettes.

A part Mlle Denise Duval qui
chante avec délicatesse, c'est-à-dire
dans le ton qui convient, l'inter-
prétation est peu cohérente et
manque de finesse. Pas de compli-
ments à faire à M. Roger Bourdin.
Et quant à Mme Ritter-Ciampi,
dont c'était la rentrée, elle gagne-
rait beaucoup, dans son rôle de
mère ridicule, à ne pas dénaturer
son talent, son style et sa voix
par un jeu aussi outrancier.

PIERRE LÉWEL.

25.8.49

LE THÉÂTREEn écoutant à
l'Opéra-Comiquele « OUI DES
JEUNES FILLES

DE REYNALDO HAHN

« **A**VANT la vieillesse et la nuit — il faut savoir cueillir l'unique fruit — dont la saveur nous rassasie... » : ainsi s'exprime, au début du premier acte, l'un des personnages principaux du *Oui des jeunes filles*, la comédie espagnole de Léandro Moratin, qui, traduite et versifiée par René Fauchois, offrit à Reynaldo Hahn le prétexte de sa dernière inspiration. Je rapproche curieusement cette déclaration amoureuse, que Moratin met dans la bouche du jeune et séduisant Carlos, d'une autre, celle-là d'ordre esthétique, qu'en 1939 Reynaldo Hahn faisait en ma présence. Comme un enquêteur lui demandait ce qui, dans son art, l'avait particulièrement retenu, il répondit, d'une voix brève et agacée : « La pureté, la justesse de ton dans la déclamation lyrique. Cela seul m'a continuellement occupé. Je voudrais bien, une fois encore, m'y appliquer... » Il venait de commencer le *Oui des jeunes filles*.

Il y avait, au fait, chez Reynaldo Hahn, une obsession quasi morale de la perfection. Sans doute avait-il puisé chez Mozart ce souci tyrannique de l'absolue clarté, de la limpidité à tout prix, qu'on observe chez ce maître, jusque dans la peinture des sentiments troubles et violents. Mais c'était là, surtout, une disposition innée. Au mois de juillet 1900, il écrivait à sa cousine Marie Nordlinger : « Ce qui n'a jamais varié en moi, et ce qui ne variera jamais, je commence à le croire, c'est l'amour de l'art, la passion de ce qui brille et vole, la haine de ce qui croupit dans l'obscurité. »

Ce que Reynaldo Hahn a passionnément cherché au long de sa carrière, c'est la simplicité du discours musical. Il était le premier à se moquer des excès vocaux, des fioritures insensées qui marquent, chez tant de compositeurs, un détachement complet de la psychologie des personnages, au seul profit d'exploits factices et parfois ridicules. Sans mépriser, on s'en doute, les privilèges de la musique, il voulait, en écrivant une mélodie, respecter avant tout le rythme verbal, conserver au chant la souplesse naturelle de la phrase parlée et reléguer l'accompagnement au rôle important, mais secondaire, de la rampe de théâtre qui éclaire sans éblouir et accentue un coloris sans l'incendier. Point d'orchestre tapageur ni déchaînements instrumentaux. Donnant aux chanteurs la chance de n'être jamais submergés par le commentaire symphonique, il exigeait, en revanche, qu'ils se fissent clairement comprendre : simple question d'éducation... « Il n'est pas indispensable, pour aimer la musique, d'ignorer l'action. Il est même recommandé de saisir le dialogue... » Il disait cela avec une sécheresse affectée, une impatience ironique, qui dissimulaient, chez cet amoureux de la beauté, quelle qu'elle

PAR

BERNARD GAVOTY

fût, une passion ardente et jamais apaisée.

Le *Oui des jeunes filles* n'est pas, sans doute, le plus brillant des ouvrages de Reynaldo Hahn. Mais il est, peut-être, le plus parfait, le plus me-



Une des dernières photos de Reynaldo Hahn (à Deauville, en 1946, en compagnie de Guy Ferrant).

suré, l'un de ceux où il a le mieux maîtrisé, sous le masque d'une voluptueuse indifférence, son difficile métier. On y chercherait en vain la mélodie flatteuse, l'air qui s'impose aisément à la mémoire, l'« ensemble » final qui provoque le bis et déclenche à coup sûr la satisfaction épanouie du public. Tout, ici, est finesse, demi-teintes, roueries d'une plume qui se sait abondante et se veut réservée. Cependant, la pièce de Moratin, riche de vieux stratagèmes usés par Molière et Beaumarchais, offrait mille tentations banales. Elle tendait au compositeur le piège d'une couleur locale à bon marché — *ollé ! ollé !* — l'occasion de filer le couplet, et lui suggérait le recours aux pires artifices : couples symétriques, chœurs de cavaliers, duègne mutine et moustachue, guitares et castagnettes. La nuit espagnole,

brûlante et amoureuse, eût tout recouvert de son manteau semé d'étoiles. Reynaldo Hahn savait résister à ses dons. Aussi bien a-t-il négligé cet hispanisme de pacotille et témoigné de plus subtiles exigences. Je n'ai pas lu le texte original de Moratin, contemporain de Goya, mais je devine qu'il n'était guère facile de faire surgir, et de rendre plausible, au milieu d'une comédie légère, un barbon épris et sceptique, sacrifiant à la fin son bon-

heur, et confiant à un beau dragon l'objet de ses amours. On a tôt fait de rire quand l'auteur veut émouvoir. Eh bien, Reynaldo Hahn a si bien fait que nous n'avons pas ri ; il a su donner au monologue de Don Diégo un ton si fervent et si noble que le personnage, jusque-là destiné à jouer les Bartholo ou les Arnolphe, nous est tout à coup apparu comme une image discrètement estompée de Hans Sachs, le cordonnier-poète. Il y a là, vers la fin du second acte, une scène émouvante sans éclat, simple et belle, qui comptera parmi les meilleures réussites de Reynaldo Hahn.

Il n'était plus là, mardi soir, pour goûter le succès de sa comédie. On l'imaginait, malgré soi, montant au pupitre pour y conduire sa partition. On le voyait, plus encore, la composant, y apportant ses soins vétilleux, des retouches patientes, fignant un air, épurant les récitatifs jusqu'à ne laisser subsister que la guirlande vocale sur la trame harmonique, ciselant une modulation, bref travaillant avec amour et tâchant à noyer dans son bel ouvrage le spectre d'une époque douloureuse. Car le *Oui des jeunes filles* fut, comme il me l'écrivit, « son occupation bien-aimée au temps de l'Occupation maudite ». Il y travailla successivement à Toulon chez son ami Guy Ferrant, à Cannes et, pour finir, à Monté-Carlo, d'où il nous revint en 1945, amaigri, pauvre et fatigué, mais heureux de n'avoir pas connu la capitale déshonorée. Il avait, dans ses bagages, sa dernière partition lyrique. Vivant au jour le jour, et parfois dans l'extrême besoin, il avait écrit dans l'angoisse cette musique souriante. Ainsi font les vrais artistes pour qui « le monde imaginaire est aussi vivant et beaucoup plus précieux que le monde sensible ». Tel fut Mozart qui, malade et harcelé, à demi mourant, modulait les divins accents de *La Flûte enchantée*. D'être ainsi associé, le plus simplement du monde, à son musicien préféré, à celui qui fut, ici-bas, sa lumière et son modèle, je crois que cela aurait fait plaisir à Reynaldo Hahn.

Bernard Gavoty.

Le Monde

OPERA-COMIQUE

26-27 Juin 1949.

« LE OUI DES JEUNES FILLES »

Le « oui » des jeunes filles — point de celles d'aujourd'hui, bien sûr, mais du temps où les hommes portaient encore perruque et les dames robes à paniers — c'est le « oui » que répondaient les jeunes personnes bien élevées et telles que la douce Francisca à leurs mamans despotiques, sûres d'être obéies; c'est un « oui » qui serait un « non » si le cœur, si la raison, ne devaient se soumettre au devoir d'obéissance, dût-on pâtir toute une vie. Ne prenez cependant rien au tragique: le livret de M. René Fauchois n'est pas d'un sombre drame, mais d'un *dramma giocoso*, où le rire a sa place, comme dans le *Don Juan* de Mozart, comme dans le *Barbier de Rossini*. Et c'est un peu en effet le sujet du *Barbier*, mais un *Barbier sans Figaro*, un *Barbier où Bartholo* — qui porte au surplus le nom cornélien de don Diego, se montre humain, généreux, et qui, souffrant de n'être point aimé, est raisonnable au point de trouver dans son cœur, comme Hans Sachs, plus que dans sa raison des raisons de sacrifier sa passion à son devoir, et de donner lui-même Francisca-Rosine à Almoviva-don Carlos. Carlos, comme Almoviva, porte l'uniforme des cavaliers, mais pour tout de bon, et n'est plus maréchal-ferrant: il est capitaine. Le ton se hausse, en effet, sans que le rire perde ses droits, et c'est dona Irène, la mère de Francisca, qui le fait naître, une mère volubile, qui coupe la parole à tout le monde pour être plus sûre d'avoir toujours le dernier mot, une mère tranchante, impérieuse, un peu folle, un peu et même beaucoup ridicule, une mère comme on n'en voit, Dieu merci, qu'au théâtre; et il y a le couple de l'ordonnance du capitaine et de la suivante de dona Francisca, il y a Calamocha et Rita, comme il y a Zerline et Masetto, pour faire un quatuor, où le couple bouffon reflète le couple pathétique comme une glace déformante.

Des trois actes en prose du *dramaturge espagnol Moratin*, créés à Madrid en 1806, *El sí de las ninas*, M. René Fauchois a tiré très adroitement son livret. On s'accorde à louer la finesse de Moratin: on la retrouve dans la comédie lyrique de René Fauchois.

La partition est telle qu'on l'attendait de l'auteur du *Marchand de Venise* et de *Ciboulette*: vive, alerte, spirituelle et admirablement écrite pour les voix. Quelle leçon! quelle adresse! Jamais le compositeur n'exige de l'interprète rien qui force la voix; jamais l'orchestre ne couvre le plateau; tout est clair, tout contribue à mettre en valeur une ligne mélodique pure, aux inflexions caressantes, et pourtant il y a de la force quand il en faut, du pathétique où l'on en attend. Reynaldo Hahn a fait discrètement usage du *recitativo secco*, accompagné simplement par quelques accords de piano, tout comme Mozart. Il fut un petit-neveu de Mozart en effet, et qui aurait passé par la classe de Massenet au Conservatoire de Paris. Musique charmante, faite pour les délicats bien plus que pour le grand public, mais qui peut plaire à tous cependant, parce qu'elle a ce je ne sais quoi qui dans le raffinement garde le naturel. M. Henri Büsser a su fort adroitement achever le finale que la mort avait interrompu. Le plus bel éloge qu'on en puisse faire est de constater que la soudure est invisible.

L'interprétation est excellente. M. Roger Bourdin a la voix, le jeu, l'art parfait du chanteur et du comédien, qui font de don Diego exactement ce que les auteurs ont rêvé qu'il fût. Il trouve là l'un de ses meilleurs rôles, mais quel rôle ne fut pas pour cet artiste le meilleur, puisqu'il sut toujours donner à chacun d'eux tout ce qu'on attendait d'un chanteur tel que lui? Mlle Denise Duval est une Francisca touchante et jolie, et bien chanteuse elle aussi. Mme Ritter-Ciampi campe une mère tumultueuse magnifiquement insupportable. Il n'y a que du bien à dire de Mlles Gaudel et Gaudineau, de MM. Amade, Hivert, Chesnel et Willy Tubiana, de M. Cluytens, qui au pupitre donne à la partition de Reynaldo Hahn son exact relief. J'ai beaucoup aimé les décors et les costumes de M. Gérard Cochet, lumineux et chaudement colorés. Reynaldo Hahn ne pouvait souhaiter qu'on servit mieux son ouvrage.

RENÉ DUMESNIL.

LES SPECTACLES DE PARIS

Le Populaire

A L'OPÉRA-COMIQUE

29.6.49.

« LE OUI DES JEUNES FILLES »

Composé pendant le non de Paris

Quelques mois après la libération, Reynaldo Hahn avait donné sa Malvina ou les Trois Glorieuses à l'Opéra-Comique et, peu après sa mort, l'Opéra fit une reprise du Marchand de Venise. Savions-nous alors qu'il laissait une partition presque terminée ? Ecrite dans le Midi, de 1940 à 1944, alors que le compositeur avait fui un Paris devenu inhospitalier, la partition du Oui des jeunes filles nous transporte dans une Espagne à la fois héroïque et galante de l'âge classique.

Le livret de René Fauchois est moralisateur : à l'encontre de bien des jeunes filles « bourgeoises », Francesca, bien que destinée au noble mais vieux don Diégo par une mère noble et désargentée, pourra épouser le propre neveu de don Diégo, jeune et beau capitaine dont elle avait fait connaissance à l'acte Ier.

Magnanime au point de renoncer à sa propre passion, le personnage de don Diégo est fort

sympathique. Avec Roger Bourdin comme interprète, il devient non seulement attachant, mais émouvant. Mme Ritter-Ciampi a chargé son rôle de duègne « évaporée » ; il est vrai qu'une chanteuse et une comédienne telle que Denise Duval (magnifique Francesca) exigeait une réplique poussée à l'extrême. En cette occasion, M. Amade (don Carlos) s'est révélé, lui aussi, un chanteur de grande classe. Mais, qu'il s'agisse de Ch. Gaudel (Rita), de Mme Gaudin ou de MM. Chesnel, Hivert et Tubana, toute la distribution mérite des éloges, comme l'orchestre et son chef André Ciuyens. La musique, il est vrai, est à la mesure du cadre : tantôt discrète et souple dans l'effusion, tantôt éclatante jusqu'à l'accent héroïque. Elle fut applaudie comme il convenait. Par contre, les décors de M. Gérard Cochet donnent trop l'impression de simples esquisses.

Vincent GAMBAU.

A L'OPÉRA-COMIQUE

Festival - 1^{er} Juillet 49

LE OUI DES JEUNES FILLES

Comédie musicale de M. RENÉ FAUCHOIS

Musique de RAYNALDO HAHN

Un livret de René Fauchois, Une partition de Raynaldo Hahn. Que n'attendions-nous pas de cette collaboration ? En toute sincérité, nous avons été un peu déçus. Le livret est par trop simplet, avec cette jeune fille qui aime un bel officier dont l'oncle, également amoureux, se sacrifie pour son neveu. Mais oui, c'est tout. Et il n'était peut-être pas nécessaire d'aller chercher cette pièce « tra los montes » où elle est célèbre ! Sans doute, il y a, dans la partition des pages délicieuses, chantées délicieusement surtout par M. Roger Bourdin, un duo d'amour exquis, un quatuor fort bien venu. D'autres encore. Mais, pour créer une atmosphère espagnole, il eut fallu la musique co'orée et vibrante d'un Albéniz ou d'un Falla et non

la tendresse émotive et l'ironie légère de Raynaldo Hahn. Cette minuscule histoire d'amour pourrait se passer aussi bien dans la plus petite sous-préfecture française et c'est par là qu'elle pêche.

mais il n'était pas besoin d'aller chercher aussi loin pour la conter de la sorte !

chante-t-on — à peu près — dans « Faust ». L'interprétation, par contre, est de qualité avec Mlle Denise Duval bien jolie, MM. Bourdin, excellent, et Amade, un charmant ténor. L'orchestre, comme toujours, a fait merveille et l'ouvrage est monté avec le luxe et le goût qui président à toutes les créations des Théâtres Nationaux. C'est superfétation que de le dire.

par
Henriette ROGET

LA MUSIQUE 19 août 1949. Tarallit 50

DE OUI ET DE NENNI

(A propos du « Oui des jeunes filles »
de Reynaldo Hahn)

AVANT de clore ses portes jusqu'au 1^{er} septembre, l'Opéra-Comique a créé brillamment le *Oui des jeunes filles*, dernier ouvrage de Reynaldo Hahn.

Je ne sais pourquoi, en sortant de la première représentation, les vers de Clément Marot chantaient dans ma mémoire : « Un doux nenni avec un doux sourire est tant aimable, il vous le faut apprendre... »

Quel dommage que Reynaldo Hahn n'ait pas dit nenni à son librettiste ! Le *Oui des jeunes filles* est le mariage du spontané avec l'ampoulé ; il faut la suprême habileté du musicien (soutenue par celle du comédien, en l'espèce Roger Bourdin) pour oser commencer un air — mieux qu'un air, la grande scène du trois — par ces vers : « Crime exécration des familles » qui, bien entendu, rime avec « jeunes filles »... Cela n'est pas sans rappeler, en plus riche, la traditionnelle cantate du prix de Rome ; le reste est à l'avenant : quelle affliction ! D'autant plus que l'intrigue, très bibliothèque rose, empruntée à Fernandez de Moratin, s'accommode mal, elle aussi, du verbe grandiloquent de René Fauchois ; c'est vraiment le type même de « l'erreur de distribution » d'avoir choisi ce poète romantique pour une anecdote si mince accompagnée d'une musique si fine.



Reynaldo Hahn, dans le *Oui des jeunes filles*, hésite entre l'opéra-comique et la mélodie, passe de l'un à l'autre, décoche un trait d'opérette pour s'esquiver dans une cadence qui nous entraîne vers le « Jardin clos ». Avec la virtuosité d'un homme connaissant par le menu l'essence des classiques et de leurs successeurs, joignant à son érudition une personnalité créatrice d'une élégance mélodique bien à lui, Reynaldo Hahn a, dans cette dernière œuvre, effleuré avec le tact d'une main experte les styles les plus divers. Nous y voyons s'esquisser le sourire de Mozart, de Bizet, de Fauré, rappels discrets, hommages furtifs et délicats, sorte de testament musical où les maîtres de prédilection sont nommés tour à tour, en passant...

J'espère que le public appréciera le jeu exquis des modulations inattendues, des fins de phrases fuyantes où la mélodie qui coulait comme de l'eau vive au long d'une vallée disparaît dans la roche, ne laissant que le souvenir de sa fraîcheur ; divertissements subtils d'un artiste raffiné, coquetterie savante du virtuose sans nulle pédanterie et nulle sécheresse, c'est bien là la manifestation d'une époque révolue où l'art était un luxe charmant, un plaisir destiné aux sensibilités aiguës cueillant l'émotion comme une fleur précieuse : voilà pourquoi cette œuvre appartient déjà au passé, non pas tant par son langage musical, mais par son esprit même.



Les décors de Gérard Cochet sont agréables, surtout celui du premier acte, et les costumes seyants : ceux de

16
Francisca sont particulièrement réussis, peut-être, et même certainement, parce que c'est Denise Duval qui les porte.

Il y a dans le *Oui* des jeunes filles un personnage féminin burlesque : la belle-mère poison. Au Palais-Royal, c'est très drôle ; mais Marguerite Moreno n'avait pas coutume de chanter et Pauline Carton non plus : cela change tout... Un « Beckmesser » portant jupes n'est pas supportable ; l'immense talent de Mme Ritter-Ciampi ne peut rendre le rôle défendable ; s'il était épisodique, passé encore, mais c'est un premier plan : le spectacle

d'un homme envahissant fait rire, celui d'une femme encombrante attriste ; et puis Mme Ritter-Ciampi, malgré son prestige, en raison même de ce pres-

tige éclatant, ne se peut transformer en « casse-pieds ».



Raymond Amade joue aimablement son rôle ; on lui souhaiterait « d'y croire » un peu plus pour nous convaincre mieux ; l'on regarde Denise Duval avec tant d'agrément que l'on en oublie de l'écouter, ce qui est dommage ; mais le gagnant est, sans conteste, Roger Bourdin : il sait être sobre et profondément éloquent, et toute l'action gravite autour de ce Don Diégo, homme mûr et sage, sans égoïsme, comme il n'y en a guère qu'au théâtre ou dans les romans, apparenté de très loin à Hans Sachs.

Comme les vrais gourmands, j'ai gardé le meilleur pour la fin : la mise en scène de Max de Rieux, qui donne toute la vivacité voulue à cette comédie musicale plutôt trop substantielle puisqu'elle ne ménage guère à l'auditeur ces bouffées d'air frais, passages où la musique se fait plus ténue, transitions, silences, si nécessaires pour mieux apprécier la saveur de chaque détail.

Ce serait une grave omission de ma part que de ne pas souligner que la partition de Reynaldo Hahn a été achevée (avec quelle aimable sollicitude !) et en partie instrumentée par Henri Busser : un vrai ravissement, cette orchestration !

Si aimable que soit « un doux nenni », gens de goût, votez : oui !

Henriette ROGET.



Le monde des musiciens et le public des concerts dominicaux se réjouissent de la présence d'Albert Wolff à l'Opéra.

Ce chef éminent, qui, pendant toute sa carrière, s'est montré le plus fervent apôtre de la musique française, tant dans notre pays qu'à l'étranger (n'est-il pas lui-même un compositeur dont les œuvres, malheureusement, n'obtiennent pas sur nos programmes la place qu'elles devraient y tenir), est venu diriger, entre de nombreux engagements, quelques représentations Palais Garnier, notamment *Boris et Le Roi d'Ys*. Espérons le retrouver bientôt au pupitre de l'Opéra.

H. R.